

Gérard DELILLE, *L'Économie de Dieu. Famille et marché entre christianisme, hébraïsme et islam*

Youcef Djedi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3706>

DOI : 10.4000/ress.3706

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2017

Pagination : 261-264

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Youcef Djedi, « Gérard DELILLE, *L'Économie de Dieu. Famille et marché entre christianisme, hébraïsme et islam* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 55-1 | 2017, mis en ligne le 24 janvier 2017, consulté le 19 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3706> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3706>

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2021.

© Librairie Droz

Gérard DELILLE, *L'Économie de Dieu. Famille et marché entre christianisme, hébraïsme et islam*

Youcef Djedi

RÉFÉRENCE

Gérard DELILLE, 2015, *L'Économie de Dieu. Famille et marché entre christianisme, hébraïsme et islam*, Paris, Les Belles Lettres, 344 p.

- 1 L'ouvrage dont il est question ici est la traduction faite par l'auteur de *L'Economia di Dio. Famiglia e mercato tra cristianesimo, ebraismo e islam* (2013, Rome, Salerno Editrice, 270 p.), avec des ajouts et des modifications. La critique italienne avait déjà vu dans cette étude « rigoureuse et d'envergure » (*L'Osservatore romano* du 29 septembre 2013, p. 5) une « hypothèse des plus novatrices », voire « atypique » (*L'Indice dei libri del mese*, mars 2014, p. 26). Certes, depuis Max Weber, les travaux portant sur la connexion de la religion avec l'économie sont innombrables (voir, parmi les plus récents, Philippe Simonnot, *Le Marché de Dieu. Économie du judaïsme, du christianisme et de l'islam*, 2008, Paris, Denoël) ; et ceux soulignant les rapports uniques du christianisme avec la société moderne le sont autant (voir Rodney Stark, *The Victory of Reason: How Christianity Led to Freedom, Capitalism, and Western Success*, 2005, New York, Random House). Mais le mérite de Gérard Delille (italianiste reconnu, actuellement professeur d'histoire moderne à l'Institut universitaire européen de Florence et un temps résident à l'École française de Rome) c'est d'avoir mis au cœur de son analyse les systèmes de parenté des trois grandes religions monothéistes. Certes Weber s'était attardé un peu sur la parenté concernant l'islam et le confucianisme, notamment, mais les historiens de l'économie ont globalement négligé cet aspect.
- 2 Si l'on admet avec Claude Lévi-Strauss que l'échange des femmes a été le début de la « culture », alors le livre de Delille se présente, dans un sens, comme un voyage

« culturel » à l'intérieur des trois religions depuis cet « âge axial » décrit par Karl Jaspers (entre 800 et 200 avant J.C.) sur lequel s'est construite la Méditerranée jusqu'à la « grande transformation » mise à jour par Karl Polanyi dont est sorti le règne (presque sans partage) du marché, auquel correspond désormais une totale exogamie comme règle matrimoniale. Pendant leur formation doctrinale ces religions ont fixé des normes d'alliance et de filiation donnant naissance à des « systèmes familiaux et de parenté distincts et consciemment opposés, créant entre elles des barrières culturelles et sociales infranchissables » (4^e de couverture). Voilà le point de départ de ce livre.

- 3 Conçu en trois parties, une introduction, une conclusion, un glossaire et un *index nominum*, *L'Économie de Dieu* « se propose [...] d'illustrer, dans ses fondements essentiels, l'histoire qui a conduit à la mise en place de règles, de comportements familiaux, de mécanismes de parenté et d'échanges matrimoniaux fortement contrastés, avec toutes les conséquences qui en ont découlé au niveau de l'organisation sociale et de la structuration des circuits économiques et du système politique » (p. 14). C'est cette dialectique qui éclaire l'évolution vers le marché « libre », en même temps que vers « la rupture définitive du lien frère-sœur [le roman *I Viceré* de Federico De Roberto – 1894 – cité par l'auteur est à ce propos très édifiant] et la disparition de la notion de réciprocité », qui sont à l'origine du modèle occidental de parenté axé sur la famille conjugale et, progressivement, sur les seuls individus (p. 243-245).
- 4 Dans les trois chapitres de la première partie (« Le miroir des parentés »), Delille passe en revue les systèmes issus du monothéisme et dont les conceptions se réfèrent fondamentalement aux « règles traditionnelles du monde juif énoncées dans l'Ancien Testament ». L'auteur en arrive alors à l'une de ses thèses capitales (déjà soulignée par Stark dans *The Rise of Christianity: A Sociologist Reconsiders History*, 1996, Princeton UP), à savoir que seul le christianisme a su « accentuer le rôle de la femme jusqu'à arriver à une totale parité avec l'homme », à la différence de l'islam qui optera pour « un système unipatrilinéaire rigide et un plus grand contrôle sur la circulation des femmes » (p. 37, 38, 145). La position intermédiaire du judaïsme se rapprochera de plus en plus, en Occident du moins, des comportements chrétiens.
- 5 C'est ensuite dans les six chapitres de la deuxième partie (« Marchés ») que l'auteur s'interroge sur la centralité acquise par le marché libre dans l'Europe des XI^e et XII^e siècles, alors qu'avec presque les mêmes « instruments conceptuels » l'islam a abouti à un tout autre résultat. Un début de réponse se trouverait dans le processus désormais continu de l'innovation technologique dissociant le capital du travail et ouvrant ainsi la voie à une réorganisation de la production, mais aussi dans une morale économique qui consente à « définir le marché comme un monde doté d'autonomie (et d'éthique) » (p. 152-159). D'où cette « conscience de la supériorité de la civilisation chrétienne », dont la véritable avance réside dans la capacité du marché à se gérer, se réglementer et se corriger lui-même (p. 160-161). Et tout cela ne peut être perçu indépendamment de « la famille comme lieu de relations matrimoniales et d'échanges économiques » (p. 173). Or c'est là encore – en sus de celui de l'autonomie des villes et des villages (l'islam ne connaît pas les « communautés de villages au sens occidental du terme ») – un contraste avec le monde musulman, qui ignore le « fief » en tant que propriété « librement transmise aux descendants » (c'est Carl H. Becker qui, au début du XX^e siècle, a été le premier à déceler ce trait dans l'islam). Car, assure Delille, en Occident « les biens tournent, les hommes aussi », et les premiers autour des derniers (p. 183, 211-215, 250-252).

- 6 Dans les deux chapitres de la troisième partie « Le pouvoir et la politique » (de loin la plus courte), Delille distingue entre, d'une part, le monde chrétien, qui a séparé le sceptre de la couronne (et partant l'économie de la religion) – et limité les droits de celle-ci par ceux de la noblesse de telle sorte que par le jeu matrimonial, « les femmes peuvent hériter et transmettre des biens, voire [...] des nations et des États » (p. 165, 281-288) –, et de l'autre, le monde de l'islam, basé sur « un déséquilibre des sexes » : le pouvoir absolu (incarné par un roi-pontife encapsulé), ne connaissant aucun « ordre précis de succession », y est soutenu par « une caste bureaucratique et militaire », souvent formée d'esclaves, dont le renforcement s'est fait au détriment des paysans, des banquiers et des commerçants (p. 249-280).
- 7 On est donc là, conclut l'auteur, devant les signes distinctifs d'une « civilisation », dans laquelle le marché prend de plus en plus le pas sur les deux autres acteurs, l'État et la famille exogame, qui l'ont pourtant accompagné dans l'établissement de la société chrétienne. Le marché « semble s'imposer comme le seul protagoniste » et « vouloir, aujourd'hui, s'emparer de la planète entière ». De son côté, l'islam reste confronté à deux défis spécifiques : le rôle social de la femme et la relation entre État et société (p. 289-292).
- 8 Assurément une comparaison avec le système d'alliance et de parenté d'autres religions mondiales pourra davantage accréditer ou relativiser les thèses bien suggestives de Delille. À cet égard, il n'est pas certain que la triade État-famille exogame-marché connaisse la même dynamique en Inde et en Chine, par exemple, qui s'affirment pourtant comme de nouvelles locomotives du marché libre (sans même parler du Japon qui a rattrapé le monde moderne depuis plus d'un siècle et demi).
- 9 Dans l'attente d'une suite à cet ouvrage, quelques remarques sur sa forme semblent opportunes. Un système de notes en bas de pages (comme dans l'édition italienne) aurait été plus pratique ; de même le glossaire aurait gagné à être mieux agencé (l'ordre alphabétique est rompu : « Germains » est suivi de « Degré de parenté » [p. 326]). Qui plus est un *index rerum* n'aurait pas été de trop et aurait fait de cette recherche, novatrice à plus d'un égard, un instrument de travail encore plus utile. En tout cas, celui même des noms propres aurait dû contenir encore de nombreuses entrées, à l'instar de Jacob al-Qirisānī, « un des plus grands représentants du courant caraïte » du x^e siècle (p. 302), ou des Babū Munabbih, des Soqotris, des Iroquois, des Qarā, des Mahri (p. 55-56) ou des Esséniens, à l'origine, bien avant les Caraïtes (p. 63-66, 78, 111), d'« un changement radical dans la perception de l'inceste » et d'« une égalité de traitement entre genres, de portée révolutionnaire » (p. 58, 60) qui se ressentira jusqu'au Haut Moyen Âge.
- 10 Des problèmes sont aussi posés par la traduction. C'est le cas du mot *ebraismo*, que l'italien utilise (indistinctement avec *giudaismo*) pour désigner le judaïsme (*ebreo*, *ebrei* = juif, juifs) et qui est rendu par *hébraïsme* (relatif aux Hébreux). Cette confusion persiste tout au long du texte. C'est le cas aussi de *Umama*, « *una nipote [...] di Maometto* » (p. 217 de l'édition italienne), qui n'est pas « une nièce [...] de Mahomet » (p. 257), lequel est fils unique, mais, à l'évidence, sa petite-fille. De même *Fulana* (p. 134 – absent dans l'édition italienne, p. 116) n'est pas un nom propre, mais signifie en arabe « une telle » (passé dans l'espagnol *fulana*).
- 11 Les anomalies typographiques sont enfin nombreuses, concernant notamment les passages sur l'islam, et contrastent avec le soin apporté par l'auteur dans le maniement du matériau islamologique dans l'édition originale, presque irréprochable sur ce point.

Ainsi faut-il lire « Tayy » et non pas « Tayyi » (p. 21) ; « safâïtiques » et non pas « shaféïtes » (p. 55) ; « Ibn Khordadbeh » et non pas « Ibn Khordadbech » (p. 107, 337) ; « wahbites » et non pas « wahabites » (p. 133) ; « mālikite » et non pas « mālakite » (*ibid.*) ; « Hamdanides » et non pas « Hamanides » (p. 134) ; « Bakr » et non pas « Bark » (p. 331) ; « Ibn Khaldūn » et non pas « Ibn Haldūn » (p. 337) ; « Māzarī » et non pas « Mīzirī » (p. 338) ; « Mutawakkil » et non pas « Mutawakki » (p. 339).

AUTEURS

YOUCEF DJEDI

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines